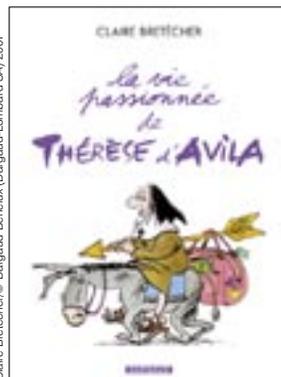


spirituelle d'union à Dieu, ce qui n'a rien d'exceptionnel dans l'Espagne du XVI^e siècle. Dès les années 1500, nombreux sont les *alumbrados* (illuminés) qui prétendent recevoir directement de Dieu les lumières leur permettant d'interpréter librement le message évangélique. Ce « *pulchritudine mystique* », bientôt influencé par les idées luthériennes, suscite les inquiétudes de l'Église, et l'Inquisition se lance dans une sévère répression à partir de 1558.

Pour Thérèse comme pour Jean de la Croix, Dieu peut être connu non seulement par la raison éclairée par la foi, mais aussi, dans certains cas privilégiés, d'une manière directe par des visions ou des extases. On connaît le détail des différentes visions de Thérèse par la description qu'elle en a laissée.

Ainsi dans le récit de l'extase dite de la « transverbé-



Une bande dessinée de 1980.

ration » (au sens de « cœur transpercé ») : « *Je voyais un ange tout près de moi, à ma gauche. Il n'était pas très grand, plutôt petit, d'une grande beauté, le visage brillant. Il tenait un dard en or, assez long, au bout duquel il me semblait voir du feu ; j'avais l'impression qu'il me l'enfonçait au fond du cœur. Quand il le retirait, il me semblait qu'il m'arrachait les entrailles et je restais toute enflammée d'un grand amour*

pour Dieu. La douleur était si forte qu'elle me faisait gémir, mais la douceur que me procurait cette très grande douleur était telle qu'on ne souhaite pas la voir cesser et l'âme ne désire pas autre chose que Dieu. [...] La douceur de ces échanges entre l'âme et Dieu est telle que je Le supplie de la faire goûter à qui m'accuserait de mensonge. » Ce récit a donné lieu, dès le XVIII^e siècle, à une interprétation érotique de l'extase de Thérèse, identifiée à l'orgasme.

À la demande de son confesseur, elle rédige en 1554 une première version de son autobiographie, restée manuscrite et aujourd'hui disparue. Elle la réécrit à partir de 1562. Cette seconde version ne sera publiée qu'après sa mort, en 1588, avec l'autorisation de l'Inquisition, sous le titre *Vie de la mère Thérèse de Jésus écrite de sa propre main*.

Épuisée par une vie de

privations et de déplacements incessants, elle meurt le 4 octobre 1582, au retour de Burgos, dans le carmel d'Alba, près d'Avila.

Elle est canonisée quarante ans après sa mort

La dispersion de ses reliques, que l'on trouve un peu partout en Espagne et dans la Chrétienté, est un témoignage de l'étonnant rayonnement de la sainte. Elle sera canonisée en 1622, quarante ans seulement après sa mort.

Ce qu'il y a de fascinant aujourd'hui dans ce personnage, c'est la juxtaposition de la femme d'action que n'arrête aucun obstacle, de la mystique qui a poussé l'union à Dieu plus loin que quiconque, et de l'écrivain qui a su saisir par les mots cette expérience exceptionnelle. ■

EXPOSITIONS

Lyon, le Manchester français

Lyon célèbre jusqu'au mois de juillet son XIX^e siècle, à travers expositions et conférences. Un siècle qui voit la ville rivaliser avec la capitale industrielle anglaise*.

Ludovic Frobert
Économiste au CNRS,
laboratoire Triangle, ENS-LSH

L'économie lyonnaise présente au XIX^e siècle un double mouvement apparemment assez simple. D'un côté, l'essor rapide, la croissance continue puis, en fin de siècle, l'essoufflement de la Fabrique, la vieille indus-



Lyon, la ville de toutes les innovations : les frères Lumière y tournent en 1895 le premier film.

Association Frères Lumière/Rogee-Vollet

trie de la soie. De l'autre, la poussée irrésistible de secteurs neufs – de la chimie à l'automobile –, témoins sûrs du déroulement de la révolution industrielle dans le Rhône. Ce double processus n'avait pourtant rien d'inévitable.

On a longtemps dit, au XIX^e siècle, que Lyon était le « Manchester » du Continent. C'est vrai si l'on compare l'activité industrielle des deux villes. C'est plus discutable si l'on

NOTES

* « L'esprit d'un siècle. Lyon, 1800-1914 », programme sur <http://www.lyon.fr>. Voir aussi page 89.

étudie en détail les modèles productifs dans les industries dominantes d'alors, les industries textiles. En Angleterre, la révolution industrielle dans le coton a favorisé l'adoption des « grandes manufactures » dans lesquelles les ouvriers produisaient en masse des produits standardisés. A Lyon, en revanche, l'industrie de la soie qui s'est implantée au XVI^e siècle reste au XIX^e organisée sur le modèle de la manufacture dispersée, dit encore système domestique.

La croissance de l'industrie de la soie dépasse les 4 %

Les acteurs lyonnais de la Fabrique s'adressant fin 1831 au nouveau préfet Antoine Gasparin décrivent au mieux les termes de ce modèle alternatif : « *La production des tissus de soie n'est pas, comme celle des autres tissus, concentrée dans quelques grands ensembles réunissant des masses d'ouvriers [...]. La production dont il s'agit se répartit, au contraire, entre plusieurs centaines de maisons qui reçoivent, en premier lieu, les commandes des mains des commissionnaires, leurs intermédiaires avec les pays de consommation. Elle est ensuite distribuée par chaque maison entre des chefs d'atelier qui, possédant chacun un ou plusieurs métiers exploités par eux-mêmes ou par des ouvriers logés chez eux, sont de fait à la tête de petites manufactures dont la réunion compose à proprement parler la Fabrique de Lyon¹.* »

Loin d'être archaïque, ce modèle lyonnais se révèle parfaitement adapté au début du XIX^e siècle à l'essor du commerce mondial. Qu'on en juge : la croissance de l'industrie de la soie jusqu'au milieu du siècle et même

plus avant dépasse les 4 %. La Fabrique, où battent plus de 100 000 métiers à tisser, absorbe longtemps une large moitié de la main-d'œuvre locale. Tandis que les négociants lyonnais investissent les marchés américains et anglais, allant même ouvrir des filiales à Mexico, Rio de Janeiro ou Buenos Aires.

Cette réussite du modèle de la Fabrique tient aussi au dynamisme de ses acteurs.



La Fabrique lyonnaise est organisée sur le modèle de la manufacture dispersée. Les ouvriers travaillent à domicile, comme cette femme sur sa machine à filer la soie, en 1900.

Sur le plan technologique, l'évolution la plus marquante est l'implantation du métier Jacquard, qui s'impose dans les ateliers après 1815 et contribue à dynamiser la production des façonnés. Joseph Marie Jacquard n'était pas parti de rien, mais, en combinant des procédés déjà existants (principalement le métier de Vaucanson et la

chaîne de cartons imaginée par Falcon), son métier permettait une manipulation plus aisée de la machine par un seul ouvrier, qui pouvait, en outre, produire des tissus plus complexes. Au milieu du XIX^e siècle, près de 10 000 Jacquard fonctionnent à Lyon.

Un aspect beaucoup moins connu de la Fabrique lyonnaise au XIX^e siècle est sa capacité à innover sur le plan institutionnel. Sous l'impulsion des

constamment. Se trouvent ainsi régularisées et banalisées les conciliations entre négociants, chefs d'ateliers et compagnons.

Une vingtaine d'années plus tard, le mutuellisme bourgeoise à Lyon avec la création, par les chefs d'atelier en soie, du « Devoir mutuel », devoir de surveillance et réforme des abus industriels, d'indication et d'information, d'assistance et de secours mutuels entre ouvriers de la soie – les « canuts ». Ces derniers représentaient alors l'élite de l'artisanat français : leurs conditions de vie, bien que rudes, étaient relativement bonnes ; leur taux d'alphabétisation était très élevé et ils développent rapidement une conscience politique.

Les canuts font entendre leur voix en 1831 et 1834

C'est l'ensemble de cette organisation spécifique à la Fabrique – système domestique, institutions prud'homales et mutuellistes... – qui se heurte au libéralisme économique sans nuances des notables de la monarchie de Juillet. Leur intransigeance déclenche les deux grandes insurrections de novembre 1831 et d'avril 1834 et les canuts font entendre leur voix dans *L'Écho de la fabrique*, le premier journal ouvrier pérenne publié en France, dès octobre 1831².

La Fabrique continue néanmoins sa croissance jusqu'aux années 1880 et l'implantation des métiers mécaniques ainsi que la substitution des usines aux ateliers à bras. Au tournant de 1900, les industries lourdes nouvelles liées à l'électricité, à l'automobile et à la chimie dominent définitivement l'économie lyonnaise. ■

NOTES

1. Cité dans J. Canton-Debat, « Un homme d'affaire lyonnais : Arlès-Dufour (1797-1872) », thèse de doctorat en histoire, université Lyon-II, 2000, p. 77.

2. Voir le site d'édition, <http://echo-fabrique.ens-lsh.fr>